

Margier Antonin, 2014, « L'appropriation des espaces publics par les personnes sans-abri, entre contraintes et élaboration d'un "chez-soi" », *Sociologia urbana e rurale*, p.116-120.

2. Les espaces publics du Village Shaugnessy et de la Goutte d'Or: des espaces de vie

Situés respectivement dans le 18^e arrondissement de Paris et à l'ouest du centre-ville de Montréal, les quartiers de la Goutte d'Or et du Village Shaugnessy font l'objet depuis plusieurs années d'un processus de gentrification (Bacqué et Fijalkow, 2006; Corral, 1986), en parallèle duquel émergent de nouvelles exigences résidentielles. Or, chacun de ces quartiers connaît une occupation de ses espaces publics par des personnes en situation de précarité, sans-abri, toxicomanes et prostituées, dont la présence et la visibilité suscitent des conflits et certaines mobilisations de riverains (Margier, 2013). Au-delà de ces similitudes, c'est la persistance du phénomène qui nous a incité à élaborer une comparaison entre ces deux quartiers. En effet, tandis que le square Cabot et certains secteurs du Village Shaugnessy sont associés à l'itinérance autochtone depuis plus d'une quinzaine d'années, la Goutte d'Or constitue un quartier dans lequel se concentrent depuis plus de vingt ans des enjeux liés à la précarité mais également à la toxicomanie ou la prostitution. Si cette occupation des espaces publics par des populations marginalisées semble considérée comme une nuisance au confort résidentiel des riverains, il importe également de comprendre le sens de cette présence dans le quartier ainsi que les mécanismes à travers lesquels ces individus s'y inscrivent comme habitants³.

2.1. Des espaces de sociabilités

Dès lors que l'on s'intéresse à l'usage des espaces publics des deux quartiers, les rencontres et les sociabilités s'avèrent d'une importance majeure. Dans le Village Shaugnessy, le square Cabot - l'un des parcs centraux -, souvent occupé par les personnes marginalisées, constitue en effet un lieu de rencontre dans lequel construire du lien social. Différentes pratiques accompagnent ce processus, il peut s'agir d'activités illicites (consommation de drogues ou d'alcool) ou simplement de repas partagés le soir et de discussions collectives autour des tables disposées dans le square. Les interactions sociales se stabilisent ainsi en ce lieu, «it's like the only place for them, because that's where they all meet friends» (Personne Marginalisée, PM2). De fait, les projections familialistes (Parazelli, 2002) parcourent

³ Au niveau méthodologique, nous nous appuyons sur une douzaine d'entrevues réalisées lors de notre recherche doctorale avec des personnes marginalisées occupant les espaces publics dans les deux quartiers. Pour y parvenir, nous sommes tout d'abord entrés en contact avec des organismes communautaires et des travailleurs sociaux, par l'entremise desquels nous avons ensuite été introduits parmi les personnes marginalisées. L'ensemble des personnes interrogées sont sans-abri et itinérantes (hormis 3 répondants sortis récemment de la rue mais qui continuent à fréquenter ces quartiers), et bien que la majorité dort dans des refuges ou dans des squats, elles investissent quotidiennement les espaces publics étudiés. Les entrevues ont été retranscrites et analysées, laissant apparaître des convergences et des divergences entre les deux terrains mais surtout des tendances générales à propos des usages des espaces publics, relatives à l'ensemble des répondants. Pour des raisons évidentes de manque de place, nous avons, dans le cadre de cet article, dû restreindre les exemples, et avons donc sélectionné des extraits d'entrevues qui soient le plus représentatifs de ces résultats.

les discours des répondants pour illustrer les liens sociaux et les solidarités qui se manifestent dans ces pratiques d'appropriation, «it's like a family there, (...). It's like if someone is missing for a couple days not here, we start to wonder where they are, what happen to them...» (PM1). Tout un processus de reconnaissance est ainsi à l'œuvre dans ces pratiques d'appropriation. L'un des répondants insiste notamment sur le fait de connaître une grande partie des occupants des espaces publics, mais d'y être également reconnu, «I used to go there the first time when I came here... I know maybe all of them, the people who live in the street (...), lots of friends. Men and women. And everybody knows me» (PM5). L'usage et l'occupation de cet espace public permettent donc à ces personnes de développer une appartenance sociale et une identification spatiale. Ainsi, cette familiarité au lieu et la reconnaissance qui s'y manifeste renforcent l'attractivité de cette position pour beaucoup de ces personnes marginalisées, «they're other places but that's just the main place to go. And everyone knows everybody there...» (PM1). La réciprocité des relations (Parazzelli, 1997) joue donc un rôle important dans la valorisation symbolique et l'usage du square.

Dans les espaces publics de la Goutte d'Or, ce processus se fait également jour. Bien que la présence de vendeurs de stupéfiants soit évoqués par plusieurs répondants comme l'une des raisons de leur présence dans le quartier, «il y a des amis et la facilité d'obtenir la drogue, le produit (...). Oui, Il y a beaucoup de choses qui m'intéressent [dans le quartier]. Déjà, la priorité, ça c'est clair, c'est la drogue» (PM10). La présence de stupéfiants

et la connaissance du milieu permettent également à certaines personnes marginalisées de faire quelques trafics, «tu peux même [dans le quartier] faire ton argent tranquillement, mais il faut être prudent» (PM10). Les stratégies de débrouille liées à la connaissance du quartier leur permettent ainsi de gagner quelque monnaie lorsqu'elles sont dans le besoin:

[...] des fois, quand j'ai pas d'argent, tu sais... dans le métro, il y a des petits trafics, de sub⁴... des fois je suis fauché, je prends deux euros, j'achète une plaquette, je revends et ça me fait un peu de sous pour m'acheter de quoi tenir, des cigarettes, et tout, etc... (PM9).

Les opportunités de survie et de débrouille qui se présentent dans le quartier à qui le connaît participent donc de son attractivité sur certaines personnes marginalisées. Cependant, au delà de ces aspects utilitaristes de l'occupation des espaces publics du quartier, nous constatons qu'une importance particulière est accordée aux relations sociales qui y sont développées et qui leur permet de s'y sentir appartenir.

La majeure partie des répondants étant d'origine immigrée ou des territoires d'outre-mer, la présence de personnes aux origines communes est alors considérée comme un atout pour s'en sortir. D'origine africaine et arrivé en 2011 à Paris de province, l'un des répondants est venu spécifiquement à la Goutte d'Or dès son passage à la rue, sur les conseils de personnes rencontrées. Il a ainsi pu rencontrer des individus dans sa situation et partager ses difficultés, notamment avec des Africains, avec qui, affirme-

t-il, les relations de soutien et d'aide étaient plus fortes, «il y a beaucoup d'endroits où on peut t'aider. Tu peux rencontrer beaucoup d'Africains, les gens ils ont pitié de toi, si t'a pas de moyens, tu peux demander, on te donne un euro ou deux euros» (PM7). Beaucoup d'Africains en situation de marginalité trouvent dans ce lieu, symbole d'une «centralité immigrée» (Toubon et Messamah, 1990), des liens sociaux grâce auxquels se faire une place et obtenir une certaine reconnaissance. Les sociabilités offertes par la fréquentation du quartier semblent alors particulièrement importantes:

[...]

Les relations sont donc importantes dans l'occupation des espaces publics, et la présence d'individus avec qui tisser des liens sociaux a ainsi permis à ce répondant d'appréhender l'espace de la rue, de connaître les solutions pour survivre et satisfaire ses besoins vitaux, «j'ai trouvé beaucoup de gens que je connais ici, on a discuté, comment ça se passe» (PM7). Ces relations lui ont permis de profiter de l'aide de plusieurs individus, de pouvoir se réchauffer parfois chez certains tout en développant un réseau de sociabilités, «il y a beaucoup d'amis» (PM7). Sans domicile fixe, il a ainsi pu s'affirmer comme habitant du quartier et développer un sentiment d'appartenance particulièrement fort, qui lui donne aujourd'hui l'envie d'y rester:

[...]

L'existence d'un réseau social explique ainsi clairement sa présence dans le quartier et l'occupation de ces espaces publics. Fréquentant parfois certains lieux extérieurs, une autre personne justifie d'ailleurs sa préférence pour ce quartier, du fait de la présence de connaissances qui participe à son bien-être:

[...]

Loin d'être seulement guidée par des logiques utilitaristes, l'appropriation des espaces publics répond dans les deux cas aux stratégies personnelles et collectives d'occupation de l'espace et le marquage correspondrait comme le suggère Zeneidi-Henry à des «besoins de survie, de contrôle d'un espace personnel, de reconnaissance, de sociabilité et d'identification» (Zeneidi-Henry, 2008: 271). Cependant, au-delà de l'importance relationnelle et sociale de l'occupation de ces lieux, cette reconnaissance se manifeste également dans la constitution des espaces publics comme un «chez-soi».